

Rainer O. Neugebauer

## **Discours à l'occasion de la cérémonie commémorative organisée par la Confédération syndicale allemande le 8 mai 2015 au mémorial du camp de concentration de Langenstein-Zwieberge**

(Traduction: Klaus-Dieter Bosse et Astrid van Dyk)

Le 8 mai 1945 – le 9 mai en Union soviétique – se terminait la Seconde Guerre mondiale commencée en 1939 par des Allemands et qui a laissé une trace de misère incommensurable, de ravages et d'anéantissement meurtrier pas seulement en Europe. Nous sommes ici sur le terrain de l'ancien camp de concentration de Langenstein-Zwieberge pour commémorer les victimes de cette guerre d'agression et d'anéantissement, mais aussi pour rappeler les auteurs et les suivistes ainsi que pour exprimer nos remerciements aux libérateurs car l'Allemagne devait être forcée de capituler.

### **I.**

Arno Lustiger, survivant du ghetto de Bedzin, du camp de travail forcé de Annaberg, des camps de concentration de Ottmuth, Auschwitz, Gross-Rosen, Buchenwald et Langenstein-Zwieberge - « le camp le plus épouvantable de ma carrière concentrationnaire » – et rescapé de deux marches de la mort, le formulait comme suit en 2000 : Il est « ... indispensable de commémorer les millions de soldats soviétiques qui sont tombés dans la lutte contre l'Allemagne hitlérienne ou ont été assassinés en captivité en tant que prisonniers de guerre. Le monde serait perdu sans leur sacrifice ; ils nous ont sauvés du régime atroce du nazisme. Outre aux alliés occidentaux, c'est aussi aux héros de l'Armée rouge que nous devons notre survie. » Aucun autre pays n'a payé en Europe durant le Seconde Guerre mondiale un prix aussi élevé que l'Union soviétique.

50 à 60 millions de morts dont presque la moitié étaient des soldats et civils soviétiques, six millions de juifs tués, la barbarie est incontestable, en même temps inconcevable, et nous laisse muets de stupéfaction. Certains parmi nous ont connu la guerre quand ils étaient encore enfants ou adolescents. Ceux qui sont nés après et ont été épargnés par la guerre ne peuvent guère entièrement concevoir le malheur, la misère, la douleur et le deuil. Mais nous pouvons et devons entretenir le souvenir de la guerre et des victimes de la guerre. Et nous devons chercher les réponses aux questions pour savoir comment la Seconde Guerre mondiale a pu arriver, qui en porte la responsabilité, qui en étaient les auteurs et qui était disposé à les suivre.

Et c'est pourquoi le président fédéral a bien fait de rappeler, il y a deux jours à Holte-Stukenbrock, l'un des plus grands crimes perpétré par les Allemands pendant la

Seconde Guerre mondiale : « Des millions de soldats de l'Armée rouge furent tués en captivité allemande en tant que prisonniers de guerre. Ils dépérèrent misérablement de maladies, ils moururent de faim, ils furent assassinés. Plus de trois millions de prisonniers de guerre qui, conformément aux dispositions du droit international public et des accords internationaux, étaient confiés à la protection de la Wehrmacht allemande. » C'étaient près de 60 pourcent des prisonniers de guerre soviétiques tandis que seuls environ trois pourcent des prisonniers de guerre des alliés occidentaux trouvèrent la mort en captivité allemande. La différence : « Contrairement à celle à l'ouest, la guerre à l'est ... était dès le début conçue et effectivement menée comme une guerre idéologique, d'anéantissement et d'extermination. Rappelons, p. ex., le terrible siège de Leningrad qui a duré des années et dont le but consistait à réduire par la famine une ville de plusieurs millions d'habitants. Rappelons la brutalité pratiquée vis-à-vis de la population civile dans tous les pays occupés, mais surtout en Union soviétique. Cela a été fait consciemment, de façon préméditée et sur l'ordre exprès d'Adolf Hitler. La Wehrmacht a volontairement exécuté ces ordres.... La Wehrmacht, elle aussi, s'est rendue coupable de crimes graves et même d'une gravité extrême. »

Vu les plusieurs millions de soldats soviétiques qui sont morts dans des stalags allemands, il est difficile de faire une distinction nette entre ces prisonniers de guerre, d'une part, et les S.T.O. ou détenus des camps de concentration, d'autre part. Il est, par conséquence, honteux que la pétition soumise au parlement national allemand par l'association « Kontakte-Контакты » soit restée sans réponse depuis près de dix ans.

## II.

Pour la ville de Halberstadt, la Seconde Guerre mondiale – mais pas ses répercussions graves – a prit fin le 11 avril 1945 avec l'arrivée des Américains. Trois jours avant, la « forteresse du Harz » avec son quartier général à Blankenburg a été proclamée pour servir de base à certaines fractions de la 11e armée de la Wehrmacht qui essaya, en concours avec des unités de la Waffen-SS et du Volkssturm, de poursuivre la guerre jusqu'au bout. C'est aussi le 8 avril 1945, par une belle journée, que la ville de Halberstadt a vécu son raid aérien le plus destructeur avec environ 1800 morts. Mais les bombes ne tombaient ce jour-là, ni les autres jours, ni à Halberstadt ni ailleurs en Allemagne, comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu. Les bombardements de villes allemandes comme celui de Halberstadt le 8 avril 1945 avaient des antécédents que nous devons aussi rappeler et que nous ne devons pas oublier.

Nous ne devons pas oublier que les bombardements qui ont entraîné d'immenses destructions immenses à Guernica en 1937, à Varsovie en 1939 et, à partir de 1940, à Rotterdam, Coventry et Londres, ont été menés par l'aviation de la Wehrmacht allemande.

Nous ne devons pas oublier que le commandant en chef de la Wehrmacht allemande, qui a ordonné ces destructions, a reçu la plupart des suffrages parmi tous les candidats

à Halberstadt à une époque où les Allemands avaient encore le choix, à savoir lors des élections présidentielles du Reich en 1932. Le 10 avril 1932 à Halberstadt, 13483 habitants masculins et féminins votaient pour Adolf Hitler au cours d'un scrutin libre et secret. A peine une année plus tard, le 29 mars 1933, le conseil municipal de Halberstadt décerna, à travers un vote qui n'était plus tout à fait libre, au commandant en chef ultérieur de la Wehrmacht le titre de citoyen d'honneur de la ville. Hélas, ceux qui prenaient au sérieux l'avertissement des adversaires politiques des nationaux-socialistes « qui vote pour Hitler vote pour la guerre » étaient trop peu nombreux.

Nous ne devons pas oublier qu'à partir du mois de décembre 1934, la municipalité de Halberstadt transféra en douze mensualités 100 000 Reichsmark de « subvention perdue » à la société Junkers pour promouvoir l'implantation d'une usine d'avions. En septembre 1944, les ateliers dans la rue nommée aujourd'hui Rudolf-Diesel-Strasse comptaient plus de 7500 employés, dont près la moitié étaient des ouvriers étrangers et contraints au travail obligatoire, des prisonniers de guerre et environ 500 détenus de camps de concentration, qui fabriquaient des ailes d'avion pour, entre autres, des bombardiers du type Ju 88. Une bonne partie de la ville de Halberstadt vivait de cette « économie de la destruction ».

L'Eglise des Français, jadis un bâtiment de culte, aujourd'hui un lieu commémoratif, fut érigée au début du XVIIIe siècle en tant qu'asile par des chrétiens français persécutés et fut détruite par des bombes le 8 avril 1945. Nous ne devons pas oublier qu'un autre lieu de culte a été reconstruit à Halberstadt également au début du XVIIIe siècle. C'est la Grande Synagogue dans la rue Bakenstrasse. Cette synagogue n'a pas été détruite le 8 avril 1945, non, ni non plus le 9 novembre 1938. Dans la « nuit de cristal », elle a été « seulement » pillée, ses aménagements intérieurs ont été cassés et tous les rouleaux de la Torah ont été brûlés. Sa destruction, qui a été effectuée par une entreprise de démolition de Halberstadt sous la surveillance du service d'urbanisme local, avait lieu dans les mois suivants sur l'ordre de l'administration municipale de l'époque en raison d'un prétendu danger pour la sécurité et l'ordre publics. Les coûts de cette démolition décidée d'office ont été extorqués à la communauté juive.

Le 8 avril 1945, quand les bombes furent larguées sur Halberstadt et ses églises, était le dimanche après Pâques, dimanche de la divine Miséricorde. Nous ne devons pas oublier que trois ans plus tôt, le 12 avril 1942, aussi un dimanche après Pâques, des Juifs furent rassemblés près de la cathédrale devant le siège de l'administration locale chargée des déclarations de domicile, pour être envoyés par nous, les Allemands, vers les camps d'extermination. Personne n'a survécu.

### III.

« Le 8 mai [1945] n'est pas une journée de fête pour nous, les Allemands. » « Sur le chemin vers le malheur, Hitler devint la force motrice. » « C'est Hitler qui a eu recours à la force. » « La plupart des Allemands avaient cru lutter et souffrir pour la bonne cause

de leur propre pays. » « L'exécution du crime [le génocide des juifs] était entre les mains de quelques-uns. » « Chez nous, c'est des personnes déplacées revenues des territoires allemands d'Europe de l'est que l'on a exigé le plus pénible. » De telles phrases étaient prononcées jadis à l'occasion de la commémoration officielle de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Par des phrases apaisantes prononcées 40 ans, donc plus d'une génération entière, après la fin de la guerre, un autre président fédéral a embelli son affirmation de fond qui était en fait évidente : « Le 8 mai était une journée de libération. Ce jour-là, nous étions tous libérés du système méprisant pour le genre humain qu'était la tyrannie national-socialiste. Malgré cette signification libératrice, personne n'oubliera les lourdes souffrances de nombreuses personnes qui commencèrent seulement le 8 mai et suivirent cette date. Mais nous n'avons pas le droit de considérer la fin de la guerre comme la cause du déplacement, de l'expulsion et de l'oppression. Celle-ci réside plutôt dans le début de cette guerre et de cette tyrannie qui mena à la guerre. Nous ne devons pas séparer le 8 mai 1945 du 30 janvier 1933. »

Le fait que cette affirmation était peu évidente dans l'ancienne République fédérale a été mis en évidence une année plus tard par la soi-disante « querelle des historiens ». Des historiens de renom prétendaient que les nationaux-socialistes auraient commis le « meurtre de race » des Juifs européens uniquement comme une réaction au « meurtre de classe » commis par les bolcheviks vis-à-vis de la bourgeoisie russe, et par peur de devenir eux-mêmes victimes d'un tel acte. De manière provocante, ils demandaient : « ‚L'archipel du Goulag‘ ne fut-il pas antérieur à Auschwitz ? » et ajoutaient que le meurtre de classe était une invention de la Révolution française et de ses « idéologues de l'égalité ». En s'opposant à la thèse que la Wehrmacht avait permis de continuer à faire fonctionner Auschwitz en maintenant la ligne de front à l'est, et qu'elle partageait, de ce fait, la culpabilité de la Shoah, ces historiens déclaraient que la seule volonté des généraux à l'époque était la protection de la population civile et la sauvegarde du Reich. Par contre, la Shoah était seule la faute de Hitler. Le 8 mai 1945 ne pourrait être considéré comme une journée de libération que pour le petit groupe des survivants de la Shoah.

A peine dix ans plus tard, déjà en Allemagne réunie, les actions criminelles de la Wehrmacht ont à nouveau fait l'objet d'une exposition montée par l'institut de recherches sociales de Hambourg. Moyennant plus de 1400 photos de l'époque, la participation concrète de soldats de la Wehrmacht à la Shoah a été documentée. Outre des attaques de la part de radicaux de droite et de certains incorrigibles, une critique massive émanait aussi du cœur de la société : A l'époque, l'armée était la seule association décente. De plus : « Nous avons grandi dans une dictature et n'avons aucun repère moral pour juger ce qui se passait. »

Même de nos jours, en 2015, subsistent encore des avis similaires. Concernant l'affirmation que l'armée était la seule association décente : « ... à l'époque [en automne 1937], dans une unité DCA à Brême-Vegesack, il n'y avait aucune influence national-

socialiste – absolument aucune. » Sur la question des libertés d'action des soldats et de leurs supérieurs : « Les ordres n'ont guère joué de rôle; ni l'obéissance. ... Et l'une des deux unités de combat a été conduite par un commandant ..., qui était de quelques années plus âgé que moi, un type formidable, il est tombé devant Moscou. Il n'avait pas besoin d'ordres. Il n'avait pas besoin d'obéissance, il considérait tout ce qu'il faisait comme évident. » Concernant le fait que la volonté de réduire Leningrad par la famine était contraire au droit de la guerre : « Ma génération ne savait pas du tout qu'il y avait quelque chose comme le droit international, elle ne savait pas qu'il y avait un droit international de la guerre, ne savait rien de la Convention de la Haye concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre. Tout ça était complètement inconnu, absolument inconnu ! » Et par rapport aux crimes commis par la Wehrmacht : « Mais la Wehrmacht dans son ensemble n'était pas criminelle ... La plupart des soldats n'ont participé à aucun crime, ils n'en savaient rien. »

En revanche, notons encore une fois : « Mais au plus tard aujourd'hui nous savons : La Wehrmacht, elle aussi, s'est rendue coupable de crimes graves et même d'une gravité extrême. »

#### IV.

Comme déjà dit, pour les habitants de Halberstadt la guerre était finie au plus tard le 11 avril 1945. Ce qui ne fut pas le cas pour les détenus du camp de concentration de Langenstein-Zwieberge qui étaient encore vivants à ce moment-là. Le camp de concentration a été aménagé à partir du mois d'avril 1944 dans le but de creuser dans la colline des Thekenberge, et moyennant des outils très primitifs, un système de salles et galeries d'une superficie de quelque 730 000 mètres carrés. C'est ainsi que la fabrication d'armes souterraine devrait être protégée contre les raids aériens des alliés. Une partie des détenus a été affectée avant à un camp satellite sur les terrains de la société Junkers à Halberstadt. Paul Le Goupil se souvient : « Nous travaillions une semaine de jour et une semaine de nuit, alternativement et, comme le travail n'arrêtait jamais, sauf circonstances exceptionnelles (Noël, par exemple), cela nous donnait un repos de 14 h tous les quinze jours et un travail continu de même durée tous les quinze jours également. Il nous est même arrivé, je ne sais plus à quelle occasion, de faire 30 h, mais les chaînes durent s'arrêter avant, la plupart des équipes dormant sur les supports d'ailes. Heureusement que, pour notre repos, il y avait les alertes... Les alertes de nuit étaient, pour nous, plus intéressantes car nous pouvions dormir. »

Sur le verso de vieilles factures, un détenu a tenu une espèce de journal par rapport à la construction du tunnel, qui a été conservé par hasard. Une ligne par jour, rarement deux, à partir du 1er novembre 1944 jusqu'au 7 janvier 1945. Je cite le résumé de Paul Le Goupil et Roger Leroyer: « le 1/11, travail au tunnel, coups de schlague, 8 h / le 3/11, ciment, 12 h / le 4/11, 12 h, transport chemin de fer, 24 rails / dimanche 5, 7 h ciment / le 6, 12 h ciment / le 7, froid, travail sous la pluie, refaire les voies, 24 h, ciment / le 8, 12 h, ciment vrac, très froid / le 9, 12 h, pelle, pioche, remblaiement voie,

déchargé poutrelles de fer / le 10, 12 h, 1100 sacs de ciment à 9 hommes, 2 pendus, arrivée briqueterie / le 11, 12 h ciment / dimanche 12, 7 h, briques et plaques / du 12 au 15, 12 h, chutes de neige, ciment / du 16 au 28, 12 h, de 200 à 800 secs de ciment, froid, -5 -6 / le 29, 18 h de travail, le 30, travail de 6 h à 6 h, 24 h / du 1er au 9 décembre, 12 h ciment / dimanche 10, repos complet / les 11 et 12, ciment, 12 h / les 13 et 14, 24 heures de travail, 3 h de repos, wagons ciment / du 15 au 24, toujours 12 h ciment / le 25, repos, pensée à toute la famille, très froid, -15, NOEL... / le 26, grand froid, -17 / du 27 au 30, 12 h / dimanche 31, repos, à profiter pour se reposer mais impossible vu la composition de la chambre / 1er janvier, repos, séance récréative chantée / le 2, ciment / le 3, tunnel, coffrage ventilateur / les 4, 5, 6, 12 h ciment / dimanche 7, 8 h ciment. » Les temps pour l'aller et le retour ainsi que pour l'appel par un froid glacial ne sont pas mentionnés.

Le 8 avril 1945, déjà plus de 2000 détenus avaient crevé par « la mise à la ferraille, l'extermination par le travail », comme le disait Arno Lustiger. Pas de lumière au bout du tunnel, des galeries souterraines. Pour la majorité des survivants, le massacre continuait. Certains devaient d'abord effectuer des travaux de déblayage dans les ruines de Halberstadt avant d'être menés le lendemain avec les autres détenus encore « en état de pouvoir marcher » par leurs gardes allemands sur une marche de la mort de trois semaines à travers l'Allemagne centrale. Voici le témoignage de Victor Oden : « Dimanche, 8 avril, et lundi, 9 avril, bombardement de Halberstadt. Comme chaque jour, je tue aussi aujourd'hui près de 100 poux. Il me semble que le camp sera évacué ce soir. Evacuation effective des détenus valides le soir à 18h00. 35 km de marche nocturne. ... Jeudi, 12 avril, je mange des céréales moisies, des orties, de l'herbe. Ça remplit l'estomac. A cause de ces céréales, je suis sur le point de mourir. Le bruit de tonnerre des canons est de plus en plus fort. ... Jeudi, 19 avril, 1/8 de pain. 55 km de marche. Les SS continuent d'assassiner ceux qui ne peuvent plus marcher. On prend la direction de Cottbus. Nous traversons un fleuve, c'était l'Elbe près de Torgau. A Jessen, Pruvost et Mazeas sont assassinés. »

Seuls près de 500 des quelque 3 000 détenus ont survécu à cette marche. Parmi les plus de 1400 camarades malades laissés au camp, des centaines moururent encore après la libération par les Américains.

Il y a 70 ans, jour pour jour, que la Seconde Guerre mondiale se termina le 8 mai 1945. Georges Petit, résistant, arrêté par la Gestapo en septembre 1943 à Dijon, déporté à Buchenwald début janvier 1944, transféré à Langenstein-Zwieberge le 22 mai 1944, réussit à s'évader le 21 avril 1945 sur la marche de la mort et se cacha encore 14 jours chez un paysan avant d'être définitivement libéré.

C'est à Georges Petit que revient le dernier mot : « C'est ainsi que, le 9 mai 1945, je pris mon premier bain d'homme libre de déterminer de lui-même ses plaisirs et ses actes. Plongeant de la haute berge, moi qui craignais tant le froid, j'eus l'impression d'entrer dans un bloc de glace. Je nageai frénétiquement jusqu'à l'escalier distant d'une

dizaine de mètres et, en remontant, je jubilais intérieurement de voir que ma peau était devenue toute rosé au contact de l'eau. Je n'étais plus un être d'exception menacé de mourir stupidement de froid et d'épuisement. J'étais redevenu un homme libre, et cependant frileux ! Un homme et rien de plus. »

Prof Dr Rainer O. Neugebauer, Chercheur en sciences sociales



Georges Petit,  
Langenstein-Zwieberge 12.4.2015